

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 6 (1868)
Heft: 45

Artikel: On voyié bin cutsi
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-179962>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

On voyié bin cutsi.

Lo Carillon dé St-Gervais, rière Dzenéva, m'ein a racontà dé iena, ia on part dé dzors. Petètré que vo l'a assebin contaie, mà ie vu tot dé mèmo vo la marquà. Ne mé rappelo pas bin cein qu'étai l'individu dé c'llhistoire, mà compto que l'étai on voyié que dévesai vesità lé routés et que passavé adé pé lé cheindà, po cein que n'avai pas fauta dé sailli son porta mounie-po paï son pan, sa toma et sa quartetta dein les cabarets qu'étions su lo grand tsemin, pace que l'allavé demandà à medzi et à bairé dein les maisons forannés, iò cein ne l'ai cotavé rein.

On dzor que s'iré met à tard et que lo teimps bargagnivé, sé trovavé proutso dé la maison à Manuet Fetriquet; sé peinsa : faut tâtsi d'allà m'aberdzi perque, çara adé atant d'épargni, et coumeint fà pouet teimps, mé vé l'ai cutsi. Ye va et demandé se, ein payeint, ie porrai avai à soupà (Lo bougro savai prao qu'on ne l'ai volliavé rein demandà). On l'ai repond que iavai prao soupa à son servico mà qu'on ne la veindai pas. Ye sé met à trabllia avoué Manuet et se dzeins et soupa bin adrâi. Après soupa, tôt ein dévesein, ye fé ouré que l'avai einvia de cutsi :

— Ma fâi, l'ai dit Fetriquet, po cutsi n'est pas tant ési, vo ne sarai diéro bin su n'a botte dé paille ao fond dé la grandze ?

— Na fâi na, dese lo voyié.

— Yarái bin onco on moïan, mà.... diabblio.... né sé pas !....

— Et quiet ?

— L'ai ia lo lli iò cutsé noutra Gritton, lé on gros diabblio dé lli, lo lli dé sa mère grand, et le l'ai cutsé soletta. S'on poivé comptà su vo d'être tranquillo et dé ne pas tsecagni ellia bouéba que n'a qué dix-houit ans, vo porrià vo reposà decouté, n'iarai rein dé mô quie.

— O vo pâodé compta su mé, et vo remacho millé iadzo.

Et sein vont cutsi.

Quand lo voyié entra dein lo pailo à la Gritton, ie sé ve eimpougni pé lé dou valets à Manuet, qu'étions dai solido champions, mémameint que lo djeino qu'étai dein la iena dai mouscatéro, avai fotu on iadzo onna repassâie à Mâilan. An mé dou compagnons eimpougant lo voyié, lo fouront dein on sa dé dix quartérons, lé pi lé premi, mettant lé brés dedein, et après avai nià bin adrâi lo sa der-râi lo cotson, lo pliaçant ao lli decoute la Gritton, et s'ein vont. Lo pourro voyié étai bin tant ébâhi, que ne dese pas on mot et ie resta dein lo sa tan-qu'ao matin, io on vint lo détatsi et l'ai demandà se l'avai bin droumâ : N'ousa pas deré qué na, et quand fut libro ne vollie pas dédjonna et fote lo camp sein pipa lo mot et sein deré grand maci. Du adon, ie sâi adé la granta route et passé râi qu'on tonnerre, kâ sé démaufié de tot lo mondo.

C. C. D.

Dans la séance de l'Académie des sciences du 4 août dernier, M. Coulier, pharmacien en chef du

Val-de-Grâce, a lu une note sur l'usage des poêles en fonte; nous en extrayons ce qui a rapport à l'action de l'air chauffé sur l'économie animale.

M. Coulier cite une expérience faite avec un poêle de fonte chauffé à la houille; ce poêle était placé dans une antichambre communiquant avec cinq pièces d'un appartement, de telle sorte que même dans la saison la plus rigoureuse on pouvait entretenir dans l'appartement une température de 15 à 18 degrés.

Au début de cette expérience, le poêle était muni de son couvercle en fonte sur lequel on plaçait un vase de peu de capacité plein d'eau; malgré cette précaution, l'air chauffé par le poêle provoquait la pesanteur de la tête, la congestion de la face, la gêne de la respiration et la céphalalgie.

Pour rechercher la cause de ces accidents, M. Coulier fit placer un hygromètre de Saussure dans l'une des pièces chauffées. Cet instrument marqua de 15 à 20 degrés de moins qu'au dehors, et démontra que l'évaporation de l'eau placée sur le poêle n'était pas assez active pour maintenir l'état hygrométrique à l'état normal.

Pour produire une plus grande quantité de vapeur d'eau, on mit le vase contenant l'eau directement en contact avec la flamme; l'hygromètre accusa immédiatement cette modification de l'appareil, et tous les accidents cités plus haut cessèrent complètement, ce qui démontre qu'ils étaient dus, non aux gaz exhalés par le poêle, mais bien au dessèchement de l'air.

Ainsi donc, la congestion de la face, la difficulté de la respiration et les autres symptômes que l'on observe dans les locaux chauffés à l'aide des poêles de fonte, proviennent de l'abaissement de l'état hygrométrique de l'air. Tous les accidents disparaissent dès qu'à l'aide d'une évaporation convenablement mélangée on maintient cet état hygrométrique dans les conditions normales.

R***, 25 octobre 1868.

Messieurs les rédacteurs du *Conteur vaudois*.

Voici une petite scène qui est peut-être digne d'être mentionnée dans votre journal.

Il y avait bal à R*** le 25 octobre dernier.

A l'auberge se trouvaient tout un monde d'hommes aux costumes les plus divers: Vaudois, Italiens, Français étaient confondus; les uns assis, d'autres debout, causant, riant, chantant sur tous les tons et se divertissant.

Tout à coup un personnage singulier, que je n'avais pas encore remarqué, se lève, aspire l'air bruyamment, souffle dans un instrument, sorte de clarinette, et en fait sortir des sons si doux qu'on eût cru entendre l'âne de la fable s'exerçant à jouer de la flûte.

Le voilà qu'il prélude; il saute du grave à l'aigu, de l'aigu au faux; alors, seulement, il accorde son instrument, puis joue un grand air avec modulation en la béquarre, à ce qu'il dit, qui lui attire des braves retentissants.